Choses de là-haut

Autor(en): **Mex, A.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 26

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-221915

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

— Moi, j'ai une idée, s'écrie Simone, une idée merveilleuse.

— Toi ? tu as une idée ? taquine Maurice. Je me demande ce qu'elle vaut !

— Tu es méchant ! dit Simone, prête à pleurer. Je ne dirai rien devant toi, voilà !

L'idée de Simone était excellente, en effet. Papa, maman, grand'maman, Maurice lui-même, qu'il fallut mettre dans la confidence, jugèrent qu'il fallait sans tarder la mettre à exécution.

Le dimanche suivant, Mme Badoux prend de nouveau quelques minutes d'un repos bien gagné. La veille, elle a préparé une grande tarte à la rhubarbe: si les cousins de la ville arrivent à l'improviste, il vaut mieux ne pas être prise au dépourvu, c'est trop ennuyeux.

Plongée dans une douce somnolence, elle oublie les pois qu'il faudra arroser et les poussins prêts à éclore.

A présent, elle dort tout à fait, sans plus entendre le ronflement sonore de son mari, dans la pièce voisine.

Elle n'entend pas non plus les chuchotements de sa petite Juliette et d'Ida, la domestique qui sont parties toutes deux après dîner et qui reparaissent à l'angle du jardin.

— Dépêchons-nous ! dit Juliette, dans un murmure.

— Oui, répond Ida sur le même ton. Mme Bernard m'a dit hier, quand je lui ai porté les œufs, qu'ils arriveraient à 3 h. et qu'ils laisseraient l'auto au village, pour ne pas faire de bruit. Mais où est Gottfried ? Il m'a promis de nous aider à placer la table dans le verger. Ah ! le voici. Doucement, Gottfried ! c'est une surprise, vous savez !

Gottfried fait signe qu'il a compris. A pas de loup, et avec des grands gestes de conspiration, il transporte les chevalets sous le grand cerisier sur lequel rougissent les premières cerises.

— Ce sera amusant, chuchotte Juliette, de manger dans des assiettes de carton !

— Et puis, ajoute Ida, il n'y aura pas besoin de les laver ensuite. Je vais vite cueillir la salade au jardin et la laver. Il faut que Mme Bernard soit contente. Elle m'a promis un coupon de mousseline rose si la surprise réussit. Toi, Juliette prépare les cuillers, les fourchettes et les couteaux.

D'autres voix étouffées se font entendre derrière la haie de groseilliers. Les cousins de la ville surgissent l'un après l'autre. M. Bernard et Maurice portent chacun un sac de touriste bondé et plient sous le poids. Mme Bernard a un grand carton à la main, et Simone porte un paquet volumineux, mais léger.

Ils se dirigent sans bruit vers la table placée sous le cerisier et déposent leurs fardeaux avec précaution.

— On dort toujours, par ici ? chuchote M. Bernard, en désignant les volets fermés de la maison.

— Oui, dit Ida. Nous avons encore le temps de tout terminer.

— Allons ! dit Mme Bernard. Vite le couvert ! Défaites les paquets, ouvrez les sacs. Tous à l'ouvrage !

Chacun travaille en silence. Les assiettes de carton s'alignent sur la table, couverte de nappes de papier. Simone et Juliette placent les tasses de faïence à fleurs bleues qu'Ida a apportées de la cuisine : le carton ne supporterait pas le café au lait bouillant que Mme Bernard prépare sur le réchaud à alcool.

Une galette monumentale trône au milieu de la table entre deux plats chargés de petits gâteaux préparés par la grand'maman. La salade est prête à être assaisonnée et chacun dépouillera de leur coquille les œufs cuits et décorés de dessins fantaisistes et de devises où l'imagination de Maurice s'est donnée libre cours.

— Il manque des fleurs sur notre table, dit Simone. Viens, Juliette. Allons cueillir des pervenches, j'en ai vu en venant, dans le petit bois.

Les fillettes s'éloignent en courant et reviennent avec une moisson de tiges aux feuilles luisantes et aux corolles bleues que Mme Bernard dispose en festons autour des assiettes.

Un ronflement de moteur se fait entendre. C'est M. Bernard qui revient du village avec l'auto et la grand'maman, toute rayonnante.

— A la bonne heure ! s'écrie-t-elle. C'est une jolie surprise. Cécile va ouvrir de grands yeux en voyant tous ces préparatifs.

Au même instant, les volets s'ouvrent et les figures du cousin Eugène et de sa femme apparaissent, tout effarées.

A la vue du couvert mis sous le grand cerisier, tous deux ont une exclamation de surprise :

— Mais... qu'est-ce que c'est que ça ? dit le cousin Eugène, pendant que sa femme se hâte de sortir pour saluer les cousins et s'assurer de la réalité de tous ces préparatifs.

— C'est une surprise ! crient les trois enfants à la fois.

— Une surprise ? mais ce n'est pourtant pas l'abbaye, ni le centenaire de la Suisse ou de Pestalozzi !

Cousine Cécile est devenue très rouge, et un pli barre son font. Son sourire a disparu.

— Je suis sûre, dit-elle, que tout ça, c'est à cause de cette histoire dans le « Conteur ». Vous avez cru que c'était nous qui avions tout ça raconté, qu'on s'était plaints, qu'on vous avait mis par la langue des gens. Pourtant, ce n'est pas vrai, je vous assure. Je ne peux pas comprendre qui a pu répéter tout ce que j'ai fait et même pensé ce jour-là. Il y a de la magie là-dessous, pour sûr !

Le cousin Eugène s'est assombri, lui aussi. Sa large figure réjouie se congestionne, tandis qu'il ajoute :

— Oui, cousins, vous savez, votre surprise nous fait plutôt chagrin. Vous apportez là tout un tredon, même des nappes et des assiettes, comme si on regrettait de sortir les nôtres pour vous recevoir. Charrette ! manger dans du carton pour ne pas se donner la peine de relaver les plats ! On a assez d'eau et de bois pour la chauffer et l'Ida ne boude pas à l'ouvrage, ni la Juliette non plus. Voyons ! pour une espèce de redzipet qui s'est mêlé de guigner ce qui se passait par là ce certain dimanche et de le redire à ces messieurs du « Conteur », fallait-y pas apporter votre « tout le jour » dans votre auto !

Maurice baisse la tête, tout décontenancé et reste à court d'arguments, ce qui n'est guère dans ses habitudes. Simone est prête à pleurer et tortille nerveusement son petit mouchoir.

C'est la grand'maman qui sauve la situation avec son bon sens habituel.

— Voyons ! voyons ! s'écrie-t-elle. Qu'est-ce que ces manières ? Vous vous fâchez quand on cherche à vous faire plaisir ?

C'est vrai que l'histoire du « Conteur » nous a fait réfléchir et comprendre que nous étions égoïstes de vous prendre ainsi votre dimanche après-midi.

Alors, vous comprenez, on ne peut pas vous inviter à venir vous enfermer chez nous, entre quatre murs, quand il y a ici une salle à manger qui vaut cent fois toutes celles de la ville. Le bon air, le soleil du bon Dieu, le ciel comme plafond, les fruits qu'on cueille tout frais comme dessert, la salade qu'on va prendre au jardin et laver sous le goulot de la fontaine, l'omelette faite avec les œufs qu'on va chercher au poulailler...

Voyons ! cousins ! n'avons-nous pas eu une bonne idée en vous invitant à notre pique-nique ici, dans ce beau verger ?

— Oui. Mais si on avait su, d'avance... réplique Mme Badoux, déjà rassérénée.

— Si vous aviez su d'avance, interrompt la grand'maman, vous vous seriez mise en quatre, vous auriez sorti vos belles assiettes, vos nappes de fil, des serviettes. Il faut apprendre à simplifier, et après tout, si le cousin Eugène ne veut pas manger dans du carton et s'essuyer les doigts avec du papier, Ida ira lui chercher son assiette et son tabiler à la cuisine, voilà tout !

— Pardine ! dit le cousin en riant de bon cœur, ce n'est pas moi qui veux faire le difficile. Et puisque c'est comme ça et que ça arrange tout le monde, mettons-nous à table comme des seigneurs à qui les cailles tombent toutes rôties dans la bouche. On fera les millionnaires pour une fois, qu'en dis-tu, Cécile ?

— Bravo ! s'écrie Maurice qui a retrouvé ses esprits. A table ! J'ai une faim de loup.

— Moi aussi ! crient les deux fillettes.

Bientôt, chacun fait honneur au repas champêtre, et le soleil met de jolies taches claires sur les feuilles luisantes des pervenches et de la gaîté dans tous cœurs.

Suzette à Djan-Samuïet.

Pour finir. — Tu viens voir papa ?
— Oui, cher enfant.
— Tu es coiffeur, dis ?
— Pourquoi me demandes-tu cela ?
— C'est que papa vient de dire à la bonne quand elle t'a annoncé: « Allons bon, il va encore me raser ».

CHOSES DE LA-HAUT

TA-HAUT, perché sur la montagne dans un site riant et paisible dominant la plaine du Rhône, le joli village de C étale ses maisons blanches et ses chalets parmi les gazons verts qu'entoure une ceinture de forêts de sapins.

Avant la guerre, les heureux bourgeois de cette commune privilégiée touchaient des répartitions en nature ou en espèces ; les services d'assistance étaient moins chargés qu'aujourd'hui ; les séances de la municipalité se terminaient souvent par des « soirées-saucisses » et l'approbation des comptes de paroisse donnait lieu à des réjouissances auxquelles prenaient part les édiles du lieu et leurs collègues du village voisin. Bref, tout allait pour le mieux dans ce fromage de Hollande avant le régime des cartes et des rations. Les candidats municipaux ne manquaient pas, tant le dévouement était alors vertu facile. Mais, comme disaient les Latins : *tempora mutantur !* La guerre changea la face du monde, compliqua la besogne des administrations, amena de nouvelles charges et donna le coup de grâce aux répartitions.

Les édiles actuels n'ont pas la vie aussi facile que leurs prédécesseurs ainsi que semble le démontrer, du reste, la récente histoire suivante :

La tante Marie, petite vieille ratatinée et simple d'esprit, qui vivait seule dans son taudis, devait être conduite à l'asile de G., par les soins de l'autorité communale, afin d'y être hospitalisée. L'expédition, sans présenter les difficultés d'un raid polaire, n'en fut pas moins délicate et mouvementée. En effet, la pauvre créature, attachée à son home, se refusait à en être délogée. Il fallut user de ruse pour l'emmener. Le syndic mit en œuvre ses meilleures qualités parlementaires pour la décider à faire toilette et à monter en auto. Quand elle se fut persuadée qu'il ne s'agissait que d'une promenade, la tante Marie, cédant enfin aux instances, finit par prendre place entre le syndic et l'huissier, tandis que le conducteur, également membre de la municipalité, démarrait en riant sous cape. Le temps était beau et la perspective d'une course agréable illuminait les visages des occupants de l'automobile. Le trio officiel se félicitait du résultat de son stratagème.

Tout alla bien jusqu'à destination. Aux questions indiscrètes, ces messieurs répondirent par des faux-fuyants. La tante Marie était satisfaite de la course, mais elle insistait pour le retour. Aussi, lorsque le débarquement eut lieu dans la cour de l'asile, fallut-il des prodiges de diplomatie pour la faire entrer ; la délégation fut contrainte de l'accompagner et l'on nous assure même que ces citoyens dévoués, faisant bonne mine à mauvais jeu, tinrent compagnie à table à leur protégée et mangèrent avec elle une souple blanche... sans sel !

Enfin, ayant réussi à se retirer sans éveiller l'attention de la dame, nos trois compagnons s'en retournèrent, satisfaits de leur mission. Ils mirent plus de temps au retour qu'à l'aller et... chose inouïe, ils apprirent en rentrant l'arrivée de la tante Marie qui s'était échappée de l'asile et que le train direct avait ramenée à domicile avant eux !

Ils en furent tellement affectés qu'ils attendirent le coup de minuit pour réintégrer leurs foyers respectifs.

On raconte à ce propos-là que l'un des héros

de l'aventure, voulant laisser croire à son épouse qu'il était rentré depuis un certain temps, se mit à son entrée dans la chambre à coucher, à pousser le berceau du dernier-né. Réveillée par le bruit, madame, de sa couche, interpelle le mari tardif :

— Que fais-tu ?

— Je berce le petit ! répond l'homme enchanté de justifier à la fois sa présence et sa sollicitude.

— Gros taborniau, le berceau est vide, le petit est à côté de moi ! réplique d'une voix mi-fâchée, mi-plaisante la maîtresse de céans, tandis que le conseiller municipal fait le bilan de la journée.

A. Mex.

La Patrie Suisse. — Le No 945 (20 juin) de la « Patrie Suisse » nous apporte, avec un sympathique article de l'un de ses plus brillants élèves, M. le Dr Rochat, la figure fine et presque séraphique du Dr Guillaume Rossier, chef de la Maternité de Lausanne, décédé le 4 juin ; le portrait de M. Louis Mermoud, directeur de l'Hôpital cantonal vaudois dont on vient de fêter le cinquantenaire d'activité dans cet établissement ; de M. Alfred Chapuis, professeur d'histoire à Neuchâtel. C'est encore une vue générale de Leysin-les-Bains, devenu l'établissement thermal cantonal vaudois ; la Fête-Dieu dans le Lœtschental, l'aviateur Nobile et l'« Italia », les aviateurs italiens Maddalena et Penso, faisant escale à Ouchy au cours de leur vol vers le Pôle Nord, d'intéressants clichés relatifs aux automates et à l'Exposition suisse de tissus décorés, etc.

R. B.

Comment on décrit l'Histoire. — Voici une histoire qui a l'air invraisemblable et pourtant elle nous est certifiée par un de nos amis qui en a été témoin, il y a quelques semaines.

En compagnie de sa femme et de son fils, il visitait le château de Blois sous la conduite d'un gardien. Celui-ci leur expliquait les faits extraordinaires qui se passèrent dans la célèbre demeure. Au cours de leur « périple », ils arrivèrent à la chambre où fut assassiné le duc de Guise.

— Voici, dit le gardien, la place où se tenait le duc lorsqu'il fut frappé, et voici l'endroit où il tomba.

A ce moment, notre ami l'interrompit.

— Vous m'étonnez beaucoup, car je me souviens que, l'année d'avant la déclaration de la guerre, c'est une autre chambre que celle-ci que vous avez désignée comme étant celle de l'assassinat...

— C'est parfaitement exact, répliqua le gardien sans autrement s'émouvoir, seulement, depuis cette époque, la main-d'œuvre nous faisant défaut, la pièce où fut assassiné véritablement le duc de Guise est en réparation ! N'y a-t-il pas que la foi qui sauve ?



LA MYSTÉRIEUSE VILLA

(Suite).

Mais je ne me reconnais plus, j'étais fou de peur, je me précipitai à une fenêtre dont je repoussais violemment les volets et sautai au dehors, je courus jusqu'au village et me jetai dans ma chambre, je ne serais pas retourné dans cette maison cette nuit-là pour un empire.

Le professeur l'avait écouté sans bouger. Au bout d'un moment de réflexion, il dit simplement :

— Ainsi, lorsque vous vous êtes élancé en avant, la Chose disparut et vous vous ête retrouvé dans la bibliothèque ?

— Oui.

— Donc vous avez traversé le salon et passé la porte qui va de cette pièce à la bibliothèque ?

— Oui.

— Avez-vous remarqué si cette porte était fermée ce jour-là ?

— Elle l'était.

Il y eut un autre silence.

— Avez-vous observé quelque odeur particulière dans la maison ?

— Non.

— Vous pensez que l'Apparition, ainsi que vous l'appelez, devait se trouver non loin de la porte de la pièce que vous avez traversée ?

— Oui.

— C'est vraiment bien ennuyeux que vous n'ayez pas remarqué si c'était une écriture d'homme ou de femme...

— Je crois qu'en l'occurence je suis excusable de n'avoir pas fait bien attention, répondit le reporter.

— Vous avez dit qu'avant de rien apercevoir, vous avez entendu un léger bruit, comme la course d'un rat sur un plancher... Savez-vous ce que c'était ?

— Non.

— Vous n'avez pas entendu de petit cri à ce moment-là ?

— Non, je n'ai rien remarqué de semblable.

— La villa a donc été inoccupée pendant cinq ans, réfléchit tout haut le savant... Ah ! et à combien de distance se trouve le bord de l'eau ?

— La maison surplombe le lac, elle se dresse donc presque immédiatement au-dessus de la rive, mais à une hauteur de quelque chose comme deux cents mètres.

— Et lorsque vous avez passé dans la maison pendant le jour, avez-vous remarqué si les grandes glaces étaient recouvertes de poussière ?

— Sans aucun doute, elles devaient l'être, répondit Hatch, car tout était uniformément couvert de cette poussière impalpable qui s'abat dans les maisons vides.

— Mais vous n'avez pas été frappé de l'absence de poussière sur ces glaces ?

— Non, et je crois qu'en ce cas, je m'en serais aperçu.

— Bien.

Le professeur s'absorba dans ses méditations, les yeux au plafond, puis tout d'un coup :

— Avez-vous jamais vu le propriétaire, ce M. Weston ?

— Non.

— Tâchez de le joindre le plus tôt possible et de savoir ce qu'il dit lui-même de toutes ces histoires, des anciennes légendes touchant un meurtre, des bijoux volés, etc. Ce serait assez piquant d'apprendre que des bijoux importants pourraient être cachés quelque part par là...

— Ah, certes, dit Hatch, çà corserait bien l'aventure.

— Et qui est la fiancée, une Mademoiselle Evrard, avez-vous dit ?

— La fille d'un riche banquier de Montreux. Elle est renommée pour sa beauté... Elle est à Paris en ce moment, à ce que j'ai cru comprendre, pour l'achat de son trousseau.

— Prenez aussi des renseignements sur elle, dit le savant, et revenez me trouver... Et puis, oh oui, si c'est possible, tâchez de savoir quelque chose de l'histoire de la famille Weston. Combien d'héritiers y avait-il à la mort du père, qui sont-ils, combien chacun a reçu, etc. C'est tout.

Hatch sortit de chez M. Dusen beaucoup plus calme et réconforté que lorsqu'il y était entré. Il sentait qu'avec l'aide d'une intelligence aussi déliée et perspicace que celle du savant, il viendrait à bout du mystère qui l'avait un moment affolé.

. . . . . .

Cette même nuit, l'Apparition fit encore des siennes. Le brigadier, qui n'avait pas voulu être en reste avec un simple journaliste, était venu à la villa avec une demi-douzaine d'habitants de la la petite ville. A minuit, ils aperçurent le fantôme dans la cour. Il menaça le policier de son poignard et lança un éclat de rire diabolique.

— Rendez-vous, ou je tire, dit le brigadier, en étreignant convulsivement son revolver.

Un autre rire lui répondit et au même moment le brigadier sentit quelque chose de tiède s'abattre sur son front. Les autres hommes qui s'approchaient à ce moment-là sentirent aussi ces gouttes tièdes sur leurs figures, ils s'essuyèrent avec leurs mains et leurs mouchoirs et, un instant après, à la lueur de leurs faibles lanternes, ils virent que c'étaient des gouttes de sang.

Alors ils s'enfuirent en désordre jusque chez eux.

III.

Lorsque Hatch fut introduit en présence de M. Ernest Weston, celui-ci achevait de déjeuner. Il y avait avec lui un autre gentleman qui se nomma : c'était Georges Weston, un cousin du banquier. A ce nom, Hatch se rappela aussitôt les excentricités et les exploits d'un baigneur de ce nom-là à Divonne-les-Bains l'été précédent. Le reporter crut se rappeler aussi qu'au temps où Mademoiselle Evrard était reine de tous les divertissements mondains, ce même Georges Weston figurait parmi ses adorateurs les plus empressés. On avait dit autour d'eux qu'ils avaient voulu se fiancer, mais que le père de la jeune fille avait élevé des objections. Hatch le considéra avec curiosité : il avait bien la physionomie d'un viveur et d'un cercleux, mais encore il avait l'allure distinguée et des manières très courtoises.

Pour ce qui était du banquer Ernest Weston, Hatch eut vite fait, ou plutôt refait connaissance avec lui, car ils se rappelèrent mutuellement de multiples événements de la vie publique et politique où ils s'étaient rencontrés et avaient été présentés l'un à l'autre. Le journaliste, devant l'accueil empressé que lui fit le maître de la maison, ne savait comment aborder l'objet de sa visite, mais le banquier lui facilita son entrée en matière en lui demandant tout à coup :

— Eh, bien, mon cher, si vous êtes venu m'interviewer comme un prince que je ne suis pas, à quel sujet sera-ce? A propos de mon prochain mariage, ou à propos du fantôme qui a élu domicile dans ma villa ?

— A propos des deux, si vous le permettez, répondit le reporter.

Weston parla gentiment et librement de ses fiançailles. Elles ne devaient être officielles que la semaine suivante, lorsque Mademoiselle Evrard serait de retour de Paris. Le mariage serait célébré seulement trois ou quatre mois plus tard.

— Et je suppose qu'au retour de votre voyage, vous seriez allé demeurer à votre villa ? demanda le reporter, lorsque le banquier eut achevé.

(A suivre). **Jacques Futrelle et Michel Epuy.**

Théâtre Lumen. — Cette semaine, au Théâtre Lumen, deux spectacles totalement différents : Vendredi 29, samedi 30 juin et dimanche 1er juillet, pour trois jours seulement : Syd Chaplin, dans un de ses plus gros succès comiques **49 degrés de fièvre !** une des plus amusantes farces bouffonnes que l'écran nous ait montrée. Dès lundi 2 au jeudi 5 juillet inclus **Fille de Cirque**, grande comédie mondaine et policière.

Royal Biograph. — Pour cette semaine, du vendredi 29 juin au jeudi 5 juillet inclus, la direction du Royal Biograph vient de s'assurer, malgré la saison avancée, la présentation, en exclusivité pour Lausanne, de la dernière et retentissante création du célèbre artiste Harry Piel, qui a pour titre **Panique**, grand drame sensationnel d'aventures mondaines et policières, tourné avec la participation de lions, de tigres, d'ours bruns, d'ours blancs et de léopards.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.
Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

S. Geismar — **Chapellerie. Chemiserie.** *Confection pour ouvriers.* **Bonneterie. Casquettes.** **Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE**

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT
Lausanne, rue Centrale 4
CAISSE D'ÉPARGNE 4 ½%
Dépôt en comptes-courants et à terme de 3% à 5%
Toutes opérations de banque

VERMOUTH CINZANO
Un Vermouth, c'est quelconque, un Cinzano c'est bien plus sûr.
P. Pouillot, agent général, LAUSANNE

Demandez un
Centherbes Crespi
l'apéritif par excellence.

VILLENEUVE
BÉCHERT-MONNET & Cie
LAUSANNE